

Sister productions
et Survivance
présentent

APRÈS 26 ANS DE CONFLIT ARMÉ
À SRI LANKA

DEMONS in paradise

Un film de Jude Ratnam



SÉLECTION OFFICIELLE
HORS COMPÉTITION
FESTIVAL DE CANNES

Au cinéma le 21 mars

Réalisateur : Jude Ratnam • Auteurs : Jude Ratnam, Isabelle Marina • Montage : Jeanne Oberson • Productrice : Julie Paratian, assistée d'Astrig Chandeze-Avakian • Image : Chinthaka Somakeerthi, Mahinda Abeysinghe • Montage Son : Wicrama Senevirathne, H.M Indika Sistra Kumara, Benoît Gargonno • Mixage : Jean-Guy Veran, Mactari • Musique : Rajkumar Dharshan • Étalonnage : Steven Le Guellec, Stuff Movie • Partenaires : CNC, PROCIREP-ANGOA, IDFA Bertha Fund, Région Île-de-France, Région Nouvelle-Aquitaine, Asian Cinema Fund • Production : Sister productions (France), Kriti a Work of Art (Sri Lanka) • Ventes Internationales : Upside Distribution • Distribution : Survivance

degudus

MAJEURANCE

SISTER

AICIF

MAJEURANCE

MAJEURANCE

MAJEURANCE

MAJEURANCE

MAJEURANCE

MAJEURANCE

MAJEURANCE



« Que demandent les morts ?
Qu'on pense à eux ? Qu'on les libère en jugeant les coupables ?
Ou veulent-ils qu'on comprenne ce qui a eu lieu ? »

Rithy Panh, *L'Elimination* (Grasset)

« *Demons in Paradise*, le premier film de Jude Ratnam, qui traite des trente ans de guerre civile à Sri Lanka, s'inscrit sans conteste dans la lignée de *Shoah* de Claude Lanzmann, *Goulag* de Iossif Pasternak et *Hélène Chatelain, S21 et L'Image manquante* de Rithy Panh.

Ce film confirme avec éclat qu'aujourd'hui c'est par le cinéma et dans le cinéma que les plus sanglantes tragédies de notre temps peuvent être à la fois questionnées dans leur complexité et proprement considérées par nos sociétés – ce, dans un vrai partage tant avec les populations concernées qu'avec le reste de l'humanité »

Thierry Garrel, Fondateur de l'unité documentaire d'Arte

// SYNOPSIS

Sri Lanka, 1983, Jude Ratnam a cinq ans. Il fuit à bord d'un train rouge les massacres perpétrés contre les Tamouls par une partie de la population cinghalaise, avec la complicité des autorités.

Aujourd'hui, réalisateur, Jude parcourt à nouveau son pays du sud au nord. Face à lui défilent les traces de la violence de 26 ans d'une guerre qui a fait basculer le combat pour la liberté de la minorité tamoule dans un terrorisme autodestructeur. En convoquant les souvenirs enfouis de ses compatriotes ayant appartenu pour la plupart à des groupes militants, dont les Tigres tamouls, il propose de surmonter la colère et ouvre la voie à une possible réconciliation.

Demons in Paradise est l'aboutissement de 10 ans de travail. C'est le premier film documentaire d'un cinéaste tamoul qui ose raconter le conflit sri lankais de l'intérieur.

// CONTEXTE

Le Sri Lanka, île de l'océan indien de plus de 20 millions d'habitants, dont les trois-quarts ont pour langue maternelle le cinghalais et le cinquième, le tamoul (langue dravidiennne d'Inde du Sud), a été marqué par une guerre qui a opposé de juillet 1983 à mai 2009 l'armée sri lankaise aux militants séparatistes tamouls des Tigres de Libération de l'Eelam Tamoul (LTTE). Ce conflit a eu de larges répercussions dans les logiques migratoires : terre d'immigration depuis les débuts de son histoire, le Sri Lanka est devenu progressivement au cours des années soixante-dix, une terre d'émigration. La mise en place de lois discriminantes (*Sinhala only Act*) faisant de la langue cinghalaise la seule langue officielle au détriment des locuteurs de tamoul et donnant au bouddhisme une place prééminente dans l'État (tournant ainsi le dos à des décennies de sécularisme), a lancé sur les routes de l'exil, de manière sporadique dans un premier temps, des élites anglophones vers les pays du Commonwealth. Après les pogroms anti tamouls de juillet 1983, correspondant également à la montée en puissance des LTTE et à la substitution d'une idéologie de défense des droits



Source: Réalisation Anthony Goreau-Ponceaud



des minorités par une idéologie de libération nationale, les flux de réfugiés et de demandeurs d'asile en direction des pays du Nord, d'Asie et du Moyen-Orient sont devenus significatifs conduisant à la formation d'une diaspora et à une diversification des profils migratoires.

L'histoire que décrit Jude Ratnam est méconnue du grand public car elle permet de voir que la violence à Sri Lanka ne se limitait pas au seul clivage Cinghalais/Tamouls mais qu'elle revêtait également une dimension intra-communautaire. La guerre pour l'indépendance de l'Eelam Tamoul fut aussi un conflit entre Tamouls. Durant les années 1980, de nombreux attentats et exécutions extra-judiciaires furent commis sans être revendiqués. Des rumeurs mentionnant les responsables circulaient, et fréquemment les groupes militants (au nombre de 42) s'accusaient réciproquement. Les victimes de ces assassinats étaient souvent des membres de quelques groupes militants : ils pouvaient tout aussi bien avoir été éliminés par leur propre groupe ou par un groupe rival. C'est ainsi que les LTTE en exécutant des Tamouls soupçonnés d'être des collaborateurs des Cinghalais, des « traîtres », se sont imposés définitivement comme la « seule voix » à suivre après leur victoire militaire sur la force d'intervention indienne à Jaffna.



Dans ce voyage, géographique (le long de la ligne ferroviaire, nous amenant de Colombo à Jaffna), historique (de la colonisation à la période contemporaine) et filmique que Jude Ratnam entreprend, il cherche à rendre sensible la relation des hommes à



la violence. A travers un prisme autobiographique et un moment précis (la décennie 1980 et les années post-2009), il questionne également les possibilités d'une réconciliation sans vérité. Jude Ratnam donne à voir la complexité de l'histoire contemporaine de l'île. Il met des images et des mots pour comprendre l'ordinaire humanité avec laquelle on accepte une extraordinaire inhumanité et la négation de l'autre. C'est sa mémoire de la guerre qui transparait ainsi dans cette œuvre.

Anthony Goreau-Ponceaud, Géographe, maître de conférences à l'Université de Bordeaux, co-auteur du ***Dictionnaire insolite de Sri Lanka*** (Cosmopole) avec Delon Madavan



// NOTE DU REALISATEUR

Je viens d'un pays dont l'histoire est violente. Trente ans de guerre civile viennent de s'y terminer. À cinq ans, en juillet 1983, j'échappe de justesse aux massacres du « Black July ». Ce « Juillet Noir » est le mois des pogroms anti-tamouls planifiés par des assassins à la solde du gouvernement pro-cinghalais. En quelques jours, trois mille civils tamouls sont tués. Cette nuit-là, ma famille fuit en train, Colombo, notre capitale, vers le nord à la recherche d'un refuge... Et la peur ne me quitte plus.

Je viens d'un pays vaincu depuis longtemps. Portugais, Hollandais et Britanniques ont été nos colonisateurs. Aujourd'hui, tout au Nord de Sri Lanka, là où les Tigres tamouls dynamitaient les trains et coupaient routes et voies ferrées, là où ils avaient séparé leur territoire du reste du pays pour y mener leur projet fou d'un pays ethniquement pur, rouillent encore des chemins de fer estampillés England.

Je viens d'une lignée qui porte en son cœur cet héritage colonial et je vois la guerre civile comme une conséquence évidente de ce lointain héritage. Ce besoin de préserver sa propre identité... La terreur de la perdre. Et ce monde globalisé qui l'exacerbe et nous fragilise d'autant plus.

Comme tous les jeunes Tamouls, j'ai été tenté par la lutte armée. J'en ai été dissuadé par les méthodes extrémistes du LTTE, l'organisation des Tigres tamouls. J'ai appris à vivre entre ces deux méfiances : celle du gouvernement qui m'a jeté en prison dans ma jeunesse sans

autre raison que celle d'être tamoul, et celle des communautés tamoules sous l'emprise autoritaire et cruelle du LTTE. Au fil des années, je me suis habitué à cette étrange sensation de sembler toujours le traître de l'une ou de l'autre des communautés.



L'année de la naissance de mon premier fils, il y a maintenant huit ans, j'ai quitté mon travail dans l'association humanitaire hongroise HIA. Je n'en pouvais plus de rouler en 4x4 dans un pays démuni, d'être payé pour organiser ces ateliers de la paix où nous prêchions la réconciliation alors que la guerre civile faisait rage et que le pays était coupé en deux.

Je me demandais de plus en plus souvent : est-ce bien dans ce pays-là que mon fils va grandir ? Aurait-il à vivre avec cette même peur ? Avec ces mêmes haines ? À devoir s'accommoder des mêmes violences ? J'ai passé de longs mois à me demander comment enrayer ce processus inéluctable. Comment atteindre un être, là où il est sensible, comment toucher son émotion autant que son intelligence ? Mon amour du cinéma, comme spectateur et comme étudiant en communication, m'est apparu un jour comme une évidence. Je devais faire des films.

Le fait de n'avoir aucun contact avec l'industrie du cinéma ne m'a pas arrêté. J'ai commencé à fréquenter toutes les projections et propositions des Instituts Culturels. Je n'avais aucune idée à l'époque qu'il existait un cinéma documentaire. Je me souviens encore du silence qui a suivi la présentation d'un extrait de S27 de Rithy Panh.

Malgré les pressions internationales, le gouvernement sri lankais reste un gouvernement autoritaire. Seule la terreur des Tigres Tamouls a été battue. Jamais les violences de l'armée n'ont été punies, jamais aucun émeutier n'a été condamné, jamais aucun tamoul n'a été indemnisé pour les lourdes pertes subies. Notre programme politique n'est en rien comparable à la Commission de la vérité et de la réconciliation de l'Afrique du Sud. À Sri Lanka, huit ans après la fin du conflit, on célèbre la fin de la guerre mais on prêche l'amnésie générale et on impose le silence. Moi je veux rompre ce silence. Je crois qu'il faut mettre à nu les cicatrices pour les soigner et qu'il ne sert à rien de les dissimuler.

Je viens d'un pays complexe où la guerre civile nous a enseigné que craindre l'autre peut amener à se craindre soi-même. Nous avons payé le prix fort de cet enseignement, c'est pourquoi je voulais que ce film capture un peu de cette complexité, de ce paradoxe humain et révèle ainsi le cycle vicieux de la violence et de la xénophobie qui ont infesté notre superbe pays. Je voudrais sincèrement nous aider, par ce film, en commençant par y traverser moi-même mon propre effroi, à avoir moins peur de nos vérités.

Je viens d'un pays aux paysages paradisiaques où il existait un train rouge qui reliait le Sud au Nord. Nous l'appelions « Le Démon ».

Jude Ratnam



// ENTRETIEN AVEC JUDE RATNAM

Quelle est la genèse du film ?

L'idée du film est née lors d'un workshop sur le cinéma documentaire organisé par l'Institut français à l'Ambassade de France à Colombo en 2008. C'est là que j'ai rencontré Isabelle Marina (ma co-auteure sur le film) et que j'ai découvert le film de Rithy Panh *S21, La Machine de mort khmère rouge*. Cela faisait longtemps que je voulais raconter l'histoire de mon pays, cette haine entre deux communautés qui trouve ses racines dans le colonialisme. Je voulais raconter l'histoire d'une guerre doublement fratricide. Isabelle Marina m'a aidé à présenter mon projet d'abord à la Femis où j'ai rencontré Stan Neumann, Raoul Peck et Thierry Garrel. J'ai ainsi pu y suivre l'atelier Archidoc qui a

accepté à titre exceptionnel d'accompagner un projet non-européen.

Comment s'est passé le processus d'écriture du film ?

J'ai d'abord travaillé étroitement avec Isabelle Marina en tant que co-auteure. Puis, en 2011, j'ai commencé à tourner mes premières images, notamment en vue de réaliser un teaser. J'ai voulu d'abord filmer le train, avec, en tête, la peur très forte liée à mon enfance. C'est à ce moment que j'ai découvert qui j'étais en tant que réalisateur. A partir de là, ma relation au film est devenue de plus en plus intime. Le film s'est dessiné au fur et à mesure dans ces allers-retours entre sessions de tournage et nouvelles séances d'écriture.

L'image du train comme leitmotiv du film était présente dès le début du projet ?

Oui. J'ai toujours été fasciné par les trains depuis que j'ai dû fuir avec ma famille alors

que j'étais enfant. Je trouve que le train est une métaphore cinématographique très forte pour parler du conflit sri lankais. J'ai ainsi demandé à un archiviste de rechercher des images de la construction des premières voies ferrées. Je sentais que la structure du film allait plus ou moins suivre ces trois mouvements : construction, déconstruction, reconstruction.

Les images d'archives en ouverture du film, évoquant la construction de cette voie ferrée, sont particulièrement frappantes. Où les avez-vous trouvées ?

On a eu recours à plusieurs fonds d'archives : BFI National Archives, Getty Images, Huntley Film Archives... À Sri Lanka, avec l'apparition des premières voies ferrées, le train était considéré comme un démon. Un démon d'acier. Ces images d'archives en noir et blanc donnent l'impression d'une apparition maléfique, d'une vision cauchemardesque, manifeste jusque dans les yeux des enfants qui apparaissent dans ces archives. Or tout le film est imprégné de cette émotion. C'est presque métaphysique parce que tout cela se déroule dans un pays sensé être paradisiaque d'un point de vue touristique. D'où le titre, *Demons in Paradise*.

Le train, c'est la machine écrasante du colonisateur qui a su s'imposer en attisant les rivalités entre communautés.

La haine entre les communautés cingalaises et tamoules plonge ses racines dans le colonialisme. Au Rwanda, les colonisateurs ont assis leur pouvoir sur les

concepts d'ethnicité. À Sri Lanka, tout repose sur la question de la langue. Les Tamouls [minoritaires dans le pays, *ndlr*] ont été favorisés et placés à la tête du gouvernement par les Anglais. Après l'indépendance du pays [en 1948], le gouvernement nationaliste cingalais imposa le cingalais comme seule langue officielle dès 1956 dans un esprit de réparation. Mais, cette discrimination envers les Tamouls a alors donné lieu à des mouvements de protestation d'abord pacifiques, puis violents.

Quels ont été les éléments déclencheurs de la guerre civile ?

Une des sources du conflit était économique. En 1978, le Sri Lanka s'était ouvert à une





économie de marché qui a eu des répercussions terribles sur la population. Chacun cherchait tant bien que mal à survivre et cela aiguisait les tensions. Les manifestations étaient violemment réprimées. On atteint un paroxysme en 1983 : des listes d'adresses de Tamouls circulaient, ils étaient pris pour cible, assassinés. Le gouvernement est resté silencieux pendant des jours, laissant commettre les pires exactions. Cela ressemble beaucoup à ce qui s'est passé entre les Tutsis et les Hutus. Beaucoup de familles ont fui vers le nord et les jeunes Tamouls prenaient les armes, pour rejoindre les Tigres ou d'autres organisations de résistance.

Aujourd'hui, quelle est la situation du pays ?

La paix est très fragile. Les Tigres ont été éradiqués en 2009. Mais ils n'étaient pas les seuls représentants des Tamouls. Ils parlaient de « terre promise » et cette idéologie n'a pas totalement disparu avec eux. Aujourd'hui, le pays a besoin de faire ce

travail d'introspection, de réfléchir à ce qui s'est passé. Mais le gouvernement n'est pas encore prêt à faire le moindre geste envers le nord [à majorité tamoule] par peur de déclencher de nouvelles revendications de liberté.

Malgré ce climat de peur, comment avez-vous pu obtenir de vos témoins qu'ils acceptent de se confier ?

Ce film contient une part de moi et une part de ceux que j'ai rencontrés. C'est vrai, il m'a fallu lentement gagner leur confiance. Mais en fait, ils avaient vraiment besoin de parler. Quant à mon oncle, sa présence dans le film s'est imposée à moi durant ce long processus de création du film. Depuis son exil, il était déjà retourné deux ou trois fois à Sri Lanka, mais c'était la première fois qu'il revenait dans les lieux particuliers de sa jeunesse. Son émotion était forte, mais je ne voulais pas pour autant faire de lui le seul personnage. En fait, le fil du documentaire passe de main en main : d'abord mon fils et



moi, puis mon oncle, puis les militants. La question du film est : quel est le vrai héros de cette histoire ?

Pour raconter l'histoire de cette guerre fratricide, vous auriez pu opter pour un style plus informatif et journalistique, plus anglo-saxon, mais au lieu de cela...

... j'ai fait un film très français ! J'aime le cinéma européen. En tant que spectateur, quand je regarde un film, je n'aime pas avoir la sensation que le réalisateur sait déjà tout et qu'il a déjà un temps d'avance sur moi. J'aime au contraire que le film m'emmène quelque part et que je vais faire le voyage avec le réalisateur.

Quels sont vos prochains projets ?

J'ai été approché par une ONG allemande GIZ, qui est très active dans des projets de coopération autour des processus de paix et de réconciliation. Ils proposent des

résidences d'artistes et m'ont invité à intervenir pour que j'aide d'autres réalisateurs à travailler sur ces problématiques. J'ai aussi un projet plus personnel que je suis en train d'écrire, un film qui se situerait entre fiction et documentaire. À Sri Lanka, après la guerre, certaines personnes se sont enrichies et ont construit des immeubles de luxe. Un jour, j'étais avec des amis et nous y avons fait la rencontre d'une prostituée. Je voudrais recréer cette scène avec cette même prostituée et trois hommes venant de milieux différents. Cette rencontre les oblige à se poser des questions fondamentales autour du travail et du luxe, du plaisir et de la luxure. C'est très abstrait pour l'instant mais, après avoir travaillé sur la peur pour *Demons in Paradise*, j'aimerais maintenant travailler sur la notion de culpabilité.

Entretien réalisé par **Laetitia Mikles** pour l'agence régionale Écla.



// FICHE TECHNIQUE

Réalisateur • Jude Ratnam - **Auteurs** • Jude Ratnam, Isabelle Marina - **Montage** • Jeanne Oberson - **Productrice** • Julie Paratian, assistée d'Astrig Chandeze-Avakian - **Image** • Chinthaka Somakeerthi, Mahinda Abeysinghe - **Montage Son** • Wickrama Senevirathne, H.M Indika Sisira Kumara, Benoît Gargonne - **Mixage** • Jean-Guy Veran, Mactari - **Musique** • Rajkumar Dharshan - **Étalonnage** • Steven Le Guellec, Stuff Movie - **Partenaires** • CNC, PROCIREP-ANGOA, IDFA Bertha Fund, Région Île-de-France, Région Nouvelle-Aquitaine, Asian Cinema Fund - **Production** • Sister productions (France), Kriti a Work of Art (Sri Lanka) - **Ventes Internationales** • Upside Distribution - **Distribution** • Survivance

France / Sri Lanka / 2017 / 94 min / Couleur - N&B / 1.77 / Tamoul - anglais - cingalais

Au cinéma à partir du 21 mars

survivance

survivance.net